

Pierre Corneille

L'Illusion Comique

bibebook

Pierre Corneille

L'Illusion
Comique

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



MADemoisELLE M. F. D.
R.

Mademoiselle,

Voici un étrange monstre
que je vous dédie. Le
premier acte n'est qu'un

prologue ; les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie : et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle ; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si

mauvais état, qu'elle en est méconnaissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimait, et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées ; le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur :

j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléerait sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est ; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma

vie,

Mademoiselle,

Le plus fidèle et le plus passionné de
vos serviteurs,

Corneille.



Examen



LE DIRAI PEU de chose de cette pièce : c'est une galanterie extravagante qui a tant d'irrégularités, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un

prologue ; les trois suivants forment une pièce, que je ne sais comment nommer : le succès en est tragique ; Adraste y est tué, et Clindor en péril de mort ; mais le style et les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes : c'est un capitain qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sait, à la

fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, et qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux

abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hasardent qu'une fois ; et quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la sixième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de

servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au père du Menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième :

Interdum tamen et vocem comaedia tollit,

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait

enseveli beaucoup sous la poussière,
qui semblaient avoir plus de droit
que lui de prétendre à une si
heureuse durée.



Acteurs



LCANDRE, magicien.

Pridamant, père de
Clindor.

Dorante, ami de
Pridamant.

Matamore, capitain gascon, amoureux
d'Isabelle.

Clindor, suivant du Capitan et amant
d'Isabelle.

Adraste, gentilhomme, amoureux
d'Isabelle.

Géronte, père d'Isabelle.

Isabelle, fille de Géronte.

Lyse, servante d'Isabelle.

Geôlier de Bordeaux.

Page du Capitan.

Clindor, représentant Théagène,
seigneur anglais.

Isabelle, représentant Hippolyte,
femme de Théagène.

Lyse, représentant Clarine, suivante
d'Hippolyte.

Eraste, écuyer de Florilame.

Troupe de domestiques d'Adraste.

Troupe de domestiques de Florilame.

La scène est en Touraine, en une campagne proche de la grotte du magicien.



Acte premier



Scène première

Pridamant, Dorante

Dorante

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,

N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.

La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour

N'ouvrant son voile épais qu'aux
rayons d'un faux jour,

De leur éclat douteux n'admet en ces
lieux sombres

Que ce qu'en peut souffrir le
commerce des ombres.

N'avancez pas : son art au pied de ce
rocher

A mis de quoi punir qui s'en ose
approcher ;

Et cette large bouche est un mur
invisible,

Où l'air en sa faveur devient
inaccessible,

Et lui fait un rempart, dont les

funestes bords

Sur un peu de poussière étalent mille
morts.

Jaloux de son repos plus que de sa
défense,

Il perd qui l'importune, ainsi que qui
l'offense ;

Malgré l'empressement d'un curieux
désir,

Il faut, pour lui parler, attendre son
loisir :

Chaque jour il se montre, et nous
touchons à l'heure

Où, pour se divertir, il sort de sa
demeure.

Pridamant

J'en attends peu de chose, et brûle de le voir.

J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir.

Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,

Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes,

Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,

A caché pour jamais sa présence à mes yeux.

Sous ombre qu'il prenait un peu trop

de licence,

Contre ses libertés je roidis ma
puissance ;

Je croyais le dompter à force de
punir,

Et ma sévérité ne fit que le bannir.

Mon âme vit l'erreur dont elle était
séduite :

Je l'outrageais présent, et je pleurai
sa fuite ;

Et l'amour paternel me fit bientôt
sentir

D'une injuste rigueur un juste
repentir.

Il l'a fallu chercher : j'ai vu dans mon voyage

Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine,
et le Tage :

Toujours le même soin travaille mes esprits ;

Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.

Enfin, au désespoir de perdre tant de peine,

Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,

Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,

J'ai déjà sur ce point consulté les

enfers ;

J'ai vu les plus fameux en la haute science

Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience :

On m'en faisait l'état que vous faites de lui,

Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.

L'enfer devient muet quand il me faut répondre,

Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

Dorante

Ne traitez pas Alcandre en homme du
commun.

Ce qu'il sait en son art n'est connu
de pas un.

Je ne vous dirai point qu'il
commande au tonnerre,

Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait
trembler la terre ;

Que de l'air qu'il mutine en mille
tourbillons,

Contre ses ennemis il fait des
bataillons ;

Que de ses mots savants les forces
inconnues

Transportent les rochers, font

descendre les nues,

Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ;

Vous n'avez pas besoin de miracles pareils :

Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,

Qu'il connaît l'avenir et les choses passées ;

Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,

Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.

Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire :

Mais sitôt qu'il me vit, il me dit mon
histoire ;

Et je fus étonné d'entendre le
discours

Des traits les plus cachés de toutes
mes amours.

Pridamant

Vous m'en dites beaucoup.

Dorante

J'en ai vu davantage.

Pridamant

Vous essayez en vain de me donner
courage ;

Mes soins et mes travaux verront,
sans aucun fruit,

Clore mes tristes jours d'une
éternelle nuit.

Dorante

Depuis que j'ai quitté le séjour de
Bretagne

Pour venir faire ici le noble de
campagne,

Et que deux ans d'amour, par une
heureuse fin,

M'ont acquis Sylvérie et ce château
voisin,

De pas un, que je sache, il n'a déçu
l'attente.

Quiconque le consulte en sort l'âme
contente.

Croyez-moi, son secours n'est pas à
négliger :

D'ailleurs, il est ravi quand il peut
m'obliger ;

Et j'ose me vanter qu'un peu de mes
prières

Vous obtiendra de lui des faveurs
singulières.

Pridamant

Le sort m'est trop cruel pour devenir
si doux.

Dorante

Espérez mieux : il sort, et s'avance
vers nous.

Regardez-le marcher : ce visage si
grave,

Dont le rare savoir tient la nature
esclave,

N'a sauvé toutefois des ravages du
temps

Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont
décharnés cent ans.

Son corps, malgré son âge, a les
forces robustes,

Le mouvement facile, et les
démarches justes :

Des ressorts inconnus agitent le

vieillard,

Et font de tous ses pas des miracles
de l'art.



Scène II

Alcandre, Pridamant, Dorante

Dorante

Grand démon du savoir, de qui les
doctes veilles

Produisent chaque jour de nouvelles
merveilles,

A qui rien n'est secret dans nos
intentions,

Et qui vois, sans nous voir, toutes
nos actions ;

Si de ton art divin le pouvoir
admirable

Jamais en ma faveur se rendit
secourable,

De ce père affligé soulage les
douleurs ;

Une vieille amitié prend part en ses
malheurs.

Rennes, ainsi qu'à moi, lui donna la
naissance,

Et presque entre ses bras j'ai passé
mon enfance :

Là, son fils, pareil d'âge et de

condition,

S'unissant avec moi d'étroite
affection...

Alcandre

Dorante, c'est assez, je sais ce qui
l'amène ;

Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa
peine.

Vieillard, n'est-il pas vrai que son
éloignement

Par un juste remords te gêne
incessamment ?

Qu'une obstination à te montrer
sévère

L'a banni de ta vue, et cause ta
misère ?

Qu'en vain, au repentir de ta
sévérité,

Tu cherches en tous lieux ce fils si
maltraité ?

Pridamant

Oracle de nos jours, qui connais
toutes choses,

En vain de ma douleur je cacherais
les causes ;

Tu sais trop quelle fut mon injuste
rigueur,

Et vois trop clairement les secrets de
mon cœur.

Il est vrai, j'ai failli ; mais pour mes injustices

Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices :

Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,

Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.

Je le tiendrai rendu si j'en ai des nouvelles ;

L'amour pour le trouver me fournira des ailes.

Où fait-il sa retraite ? en quels lieux dois-je aller ?

Fût-il au bout du monde, on m'y
verra voler.

Alcandre

Commencez d'espérer ; vous saurez
par mes charmes

Ce que le ciel vengeur refusait à vos
larmes.

Vous reverrez ce fils plein de vie et
d'honneur :

De son bannissement il tire son
bonheur.

C est peu de vous le dire : en faveur
de Dorante

Je vous veux faire voir sa fortune
éclatante ;

Les novices de l'art, avec tous leurs
encens,

Et leurs mots inconnus, qu'ils
feignent tout-puissants,

Leurs herbes, leurs parfums et leurs
cérémonies,

Apportent au métier des longueurs
infinies,

Qui ne sont, après tout, qu'un
mystère pipeur,

Pour se faire valoir, et pour vous
faire peur :

Ma baguette à la main, j'en ferai
davantage.

(Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau, derrière lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.)

Jugez de votre fils par un tel équipage :

Eh bien ! celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ?

Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ?

Pridamant

D'un amour paternel vous flattez les tendresses ;

Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,

Et sa condition ne saurait consentir
Que d'une telle pompe il s'ose
revêtir.

Alcandre

Sous un meilleur destin sa fortune
rangée,

Et sa condition avec le temps
changée,

Personne maintenant n'a de quoi
murmurer

Qu'en public de la sorte il aime à se
parer.

Pridamant

A cet espoir si doux j'abandonne

mon âme :

Mais parmi ces habits je vois ceux
d'une femme ;

Serait-il marié ?

Alcandre

Je vais de ses amours

Et de tous ses hasards vous faire le
discours.

Toutefois, si votre âme était assez
hardie,

Sous une illusion vous pourriez voir
sa vie.

Et tous ses accidents devant vous
exprimés

Par des spectres pareils à des corps
animés ;

Il ne leur manquera ni geste ni
parole.

Pridamant

Ne me soupçonnez point d'une
crainte frivole ;

Le portrait de celui que je cherche en
tous lieux

Pourrait-il par sa vue épouvanter
mes yeux ?

Alcandre

Mon cavalier, de grâce, il faut faire
retraite,

Et souffrir qu'entre nous l'histoire
en soit secrète.

Pridamant

Pour un si bon ami je n'ai point de
secrets.

Dorante

Il nous faut sans réplique accepter
ses arrêts ;

Je vous attends chez moi.

Alcandre

Ce soir, si bon lui semble,

Il vous apprendra tout quand vous
serez ensemble.



Scène III

Alcandre, Pridamant

Alcandre

Votre fils tout d'un coup ne fut pas
grand seigneur ;

Toutes ses actions ne vous font pas
honneur,

Et je serais marri d'exposer sa
misère

En spectacle à des yeux autres que
ceux d'un père.

Il vous prit quelque argent, mais ce
petit butin

A peine lui dura du soir jusqu'au
matin ;

Et pour gagner Paris, il vendit par la
plaine

Des brevets à chasser la fièvre et la
migraine,

Dit la bonne aventure, et s'y rendit
ainsi.

Là, comme on vit d'esprit, il en vécut
aussi.

Dedans Saint-Innocent il se fit

secrétaire :

Après, montant d'état, il fut clerc
d'un notaire.

Ennuyé de la plume, il la quitta
soudain,

Et fit danser un singe au faubourg
Saint-Germain.

Il se mit sur la rime, et l'essai de sa
veine

Enrichit les chanteurs de la
Samaritaine.

Son style prit après de plus beaux
ornements ;

Il se hasarda même à faire des
romans,

Des chansons pour Gautier, des
pointes pour Guillaume,

Depuis, il trafiqua de chapelets de
baume,

Vendit du mithridate en maître
opérateur,

Revint dans le palais, et fut
solliciteur.

Enfin, jamais Buscon, Lazarille de
Tormes,

Sayavèdre et Gusman ne prirent tant
de formes.

C'était là pour Dorante un honnête
entretien !

Pridamant

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en
sait rien !

Alcandre

Sans vous faire rien voir, je vous en
fais un conte,

Dont le peu de longueur épargne
votre honte.

Las de tant de métiers sans honneur
et sans fruit,

Quelque meilleur destin à Bordeaux
l'a conduit ;

Et là, comme il pensait au choix d'un
exercice,

Un brave du pays l'a pris à son service.

Ce guerrier amoureux en a fait son agent :

Cette commission l'a remeublé d'argent ;

Il sait avec adresse, en portant les paroles,

De la vaillante dupe attraper les pistoles :

Même de son argent il s'est fait son rival,

Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.

Lorsque de ses amours vous aurez vu

l'histoire,

Je vous le veux montrer plein d'éclat
et de gloire,

Et la même action qu'il pratique
aujourd'hui.

Pridamant

Que déjà cet espoir soulage mon
ennui !

Alcandre

Il a caché son nom en battant la
campagne,

Et s'est fait de Clindor le sieur de la
Montagne ;

C'est ainsi que tantôt vous

l'entendrez nommer.

Voyez tout sans rien dire, et sans vous alarmer.

Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience :

N'en concevez pourtant aucune défiance :

C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir

Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir.

Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare

Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.



Acte II



Scène première

Alcandre, Pridamant

Alcandre

Quoi qu'il s'offre à nos yeux, n'en
ayez point d'effroi ;

De ma grotte surtout ne sortez
qu'après moi ;

Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà
paraître

Sous deux fantômes vains votre fils
et son maître.

Pridamant

O dieux ! je sens mon âme après lui
s'envoler.

Alcandre

Faites-lui du silence et l'écoutez
parler.



Scène II

Matamore, Clindor

Clindor

Quoi ! monsieur, vous rêvez ! et cette
âme hautaine,

Après tant de beaux faits, semble
être encore en peine !

N'êtes-vous point lassé d'abattre des
guerriers,

Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers ?

Matamore

Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre

Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,

Du grand sophi de Perse, ou bien du grand mogor.

Clindor

Eh ! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor.

Qu'ajouterait leur perte à votre renommée ?

D'ailleurs, quand auriez-vous
rassemblé votre armée ?

Matamore

Mon armée ? Ah ! poltron ! ah !
traître ! pour leur mort

Tu crois donc que ce bras ne soit pas
assez fort ?

Le seul bruit de mon nom renverse
les murailles,

Défait les escadrons, et gagne les
batailles.

Mon courage invaincu contre les
empereurs

N'arme que la moitié de ses
moindres fureurs ;

D'un seul commandement que je fais
aux trois Parques,

Je dépeuple l'Etat des plus heureux
monarques ;

Le foudre est mon canon, les Destins
mes soldats :

Je couche d'un revers mille ennemis
à bas.

D'un souffle je réduis leurs projets
en fumée ;

Et tu m'oses parler cependant d'une
armée !

Tu n'auras plus l'honneur de voir un
second Mars ;

Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,

Veillaque. Toutefois, je songe à ma maîtresse ;

Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,

Et ce petit archer qui dompte tous les dieux

Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.

Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine

Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;

Et, pensant au bel œil qui tient ma

liberté,

Je ne suis plus qu'amour, que grâce,
que beauté.

Clindor

O dieux ! en un moment que tout
vous est possible !

Je vous vois aussi beau que vous
étiez terrible,

Et ne crois point d'objet si ferme en
sa rigueur,

Qu'il puisse constamment vous
refuser son cœur.

Matamore

Je te le dis encor, ne sois plus en

alarme :

Quand je veux, j'épouvante ; et
quand je veux, je charme ;

Et, selon qu'il me plaît, je remplis
tour à tour

Les hommes de terreur, et les femmes
d'amour.

Du temps que ma beauté m'était
inséparable,

Leurs persécutions me rendaient
misérable ;

Je ne pouvais sortir sans les faire
pâmer ;

Mille mouraient par jour à force de
m'aimer :

J'avais des rendez-vous de toutes les princesses ;

Les reines à l'envi m'enviaient mes caresses ;

Celle d'Ethiopie, et celle du Japon,

Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.

De passion pour moi deux sultanes troublèrent ;

Deux autres, pour me voir, du sérail s'échappèrent :

J'en fus mal quelque temps avec le Grand Seigneur.

Clindor

Son mécontentement n'allait qu'à
votre honneur.

Matamore

Ces pratiques nuisaient à mes
desseins de guerre,

Et pouvaient m'empêcher de
conquérir la terre.

D'ailleurs, j'en devins las ; et pour
les arrêter,

J'envoyai le Destin dire à son Jupiter

Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser
les flammes

Et l'importunité dont m'accablaient
les dames :

Qu'autrement ma colère irait dedans
les cieux

Le dégrader soudain de l'empire des
dieux,

Et donnerait à Mars à gouverner sa
foudre.

La frayeur qu'il en eut le fit bientôt
résoudre :

Ce que je demandais fut prêt en un
moment ;

Et depuis, je suis beau quand je veux
seulement.

Clindor

Que j'aurais, sans cela, de poulets à
vous rendre !

Matamore

De quelle que ce soit, garde-toi bien
d'en prendre,

Sinon de... Tu m'entends ? Que dit-
elle de moi ?

Clindor

Que vous êtes des cœurs et le charme
et l'effroi ;

Et que si quelque effet peut suivre
vos promesses,

Son sort est plus heureux que celui
des déesses.

Matamore

Ecoute. En ce temps-là, dont tantôt je

parlois,

Les déesses aussi se rangeaient sous
mes lois ;

Et je te veux conter une étrange
aventure

Qui jeta du désordre en toute la
nature,

Mais désordre aussi grand qu'on en
voie arriver.

Le Soleil fut un jour sans se pouvoir
lever,

Et ce visible dieu, que tant de monde
adore,

Pour marcher devant lui ne trouvait
point d'Aurore :

On la cherchait partout, au lit du
vieux Tithon,

Dans les bois de Céphale, au palais
de Memnon ;

Et faute de trouver cette belle
fourrière,

Le jour jusqu'à midi se passa sans
lumière.

Clindor

Où pouvait être alors la reine des
clartés ?

Matamore

Au milieu de ma chambre à m'offrir
ses beautés :

Elle y perdit son temps, elle y perdit
ses larmes ;

Mon cœur fut insensible à ses plus
puissants charmes ;

Et tout ce qu'elle obtint pour son
frivole amour

Fut un ordre précis d'aller rendre le
jour.

Clindor

Cet étrange accident me revient en
mémoire,

J'étais lors en Mexique, où j'en
appris l'histoire

Et j'entendis conter que la Perse en
courroux

De l'affront de son dieu murmurait
contre vous.

Matamore

J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse
punie ;

Mais j'étais engagé dans la
Transylvanie,

Où ses ambassadeurs, qui vinrent
l'excuser,

A force de présents me surent
apaiser.

Clindor

Que la clémence est belle en un si
grand courage !

Matamore

Contemple, mon ami, contemple ce visage ;

Tu vois un abrégé de toutes les vertus.

D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,

Dont la race est périe, et la terre déserte,

Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte :

Tous ceux qui font hommage à mes perfections

Conservent leurs Etats par leurs submissions.

En Europe, où les rois sont d'une
humeur civile,

Je ne leur rase point de château ni de
ville ;

Je les souffre régner ; mais, chez les
Africains,

Partout où j'ai trouvé des rois un
peu trop vains,

J'ai détruit les pays pour punir leurs
monarques ;

Et leurs vastes déserts en sont de
bonnes marques ;

Ces grands sables qu'à peine on
passe sans horreur

Sont d'assez beaux effets de ma juste
fureur.

Clindor

Revenons à l'amour : voici votre
maîtresse.

Matamore

Ce diable de rival l'accompagne sans
cesse.

Clindor

Où vous retirez-vous ?

Matamore

Ce fat n'est pas vaillant,

Mais il a quelque humeur qui le rend
insolent.

Peut-être qu'orgueilleux d'être avec
cette belle,

Il serait assez vain pour me faire
querelle.

Clindor

Ce serait bien courir lui-même à son
malheur.

Matamore

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point
de valeur.

Clindor

Cessez d'être charmant, et faites-
vous terrible.

Matamore

Mais tu n'en prévois pas l'accident
infaillible :

Je ne saurais me faire effroyable à
demi ;

Je tuerais ma maîtresse avec mon
ennemi.

Attendons en ce coin l'heure qui les
sépare.

Clindor

Comme votre valeur, votre prudence
est rare.



Scène III

Adraste, Isabelle

Adraste

Hélas ! s'il est ainsi, quel malheur est le mien !

Je soupire, j'endure, et je n'avance rien ;

Et malgré les transports de mon amour extrême,

Vous ne voulez pas croire encor que
je vous aime.

Isabelle

Je ne sais pas, monsieur, de quoi
vous me blâmez.

Je me connais aimable, et crois que
vous m'aimez ;

Dans vos soupirs ardents j'en vois
trop d'apparence ;

Et quand bien de leur part j'aurais
moins d'assurance,

Pour peu qu'un honnête homme ait
vers moi de crédit,

Je lui fais la faveur de croire ce qu'il
dit.

Rendez-moi la pareille ; et puisqu'à
votre flamme

Je ne déguise rien de ce que j'ai dans
l'âme,

Faites-moi la faveur de croire sur ce
point

Que, bien que vous m'aimiez, je ne
vous aime point.

Adraste

Cruelle, est-ce là donc ce que vos
injustices

Ont réservé de prix à de si longs
services ?

Et mon fidèle amour est-il si criminel

Qu'il doive être puni d'un mépris
éternel ?

Isabelle

Nous donnons bien souvent de
divers noms aux choses :

Des épines pour moi, vous les
nommez des roses ;

Ce que vous appelez service,
affection,

Je l'appelle supplice et persécution.

Chacun dans sa croyance également
s'obstine.

Vous pensez m'obliger d'un feu qui
m'assassine ;

Et ce que vous jugez digne du plus
haut prix

Ne mérite, à mon gré, que haine et
que mépris.

Adraste

N'avoir que du mépris pour des
flammes si saintes

Dont j'ai reçu du ciel les premières
atteintes !

Oui, le ciel, au moment qu'il me fit
respirer,

Ne me donna de cœur que pour vous
adorer.

Mon âme vint au jour pleine de votre
idée ;

Avant que de vous voir vous l'avez
possédée ;

Et quand je me rendis à des regards
si doux,

Je ne vous donnai rien qui ne fût tout
à vous,

Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà
fait tout vôtre.

Isabelle

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir
une autre.

Il vous fit pour m'aimer, et moi pour
vous haïr ;

Gardons-nous bien tous deux de lui

désobéir.

Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,

Ou d'un crime secret il vous livre à la peine ;

Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal

Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

Adraste

La grandeur de mes maux vous étant si connue,

Me refuserez-vous la pitié qui m'est due ?

Isabelle

Certes j'en ai beaucoup, et vous
 plains d'autant plus

Que je vois ces tourments tout à fait
 superflus,

Et n'avoir pour tout fruit d'une
 longue souffrance

Que l'incommode honneur d'une
 triste constance.

Adraste

Un père l'autorise, et mon feu
 maltraité

Enfin aura recours à son autorité.

Isabelle

Ce n'est pas le moyen de trouver
votre conte,

Et d'un si beau dessein vous n'aurez
que la honte.

Adraste

J'espère voir pourtant, avant la fin
du jour,

Ce que peut son vouloir au défaut de
l'amour.

Isabelle

Et moi, j'espère voir, avant que le
jour passe,

Un amant accablé de nouvelle
disgrâce.

Adraste

Eh quoi ! cette rigueur ne cessera
jamais ?

Isabelle

Allez trouver mon père, et me laissez
en paix.

Adraste

Votre âme, au repentir de sa froideur
passée,

Ne la veut point quitter sans être un
peu forcée ;

J'y vais tout de ce pas, mais avec des
serments

Que c'est pour obéir à vos

commandements.

Isabelle

Allez continuer une vaine poursuite.



Scène IV

Matamore, Isabelle, Clindor

Matamore

Eh bien ! dès qu'il m'a vu, comme a-t-il pris la fuite ?

M'a-t-il bien su quitter la place au même instant !

Isabelle

Ce n'est pas honte à lui, les rois en

font autant,

Du moins si ce grand bruit qui court
de vos merveilles

N'a trompé mon esprit en frappant
mes oreilles.

Matamore

Vous le pouvez bien croire ; et pour
le témoigner,

Choisissez en quels lieux il vous plaît
de régner ;

Ce bras tout aussitôt vous conquête
un empire :

J'en jure par lui-même, et cela c'est
tout dire.

Isabelle

Ne prodiguez pas tant ce bras
toujours vainqueur ;

Je ne veux point régner que dessus
votre cœur :

Toute l'ambition que me donne ma
flamme,

C'est d'avoir pour sujets les désirs
de votre âme.

Matamore

Ils vous sont tout acquis, et pour
vous faire voir

Que nous avons sur eux un absolu
pouvoir,

Je n'écouterai plus cette humeur de
conquête ;

Et laissant tous les rois leurs
couronnes en tête,

J'en prendrai seulement deux ou
trois pour valets,

Qui viendront à genoux vous rendre
mes poulets.

Isabelle

L'éclat de tels suivants attirerait
l'envie

Sur le rare bonheur où je coule ma
vie ;

Le commerce discret de nos
affections

N'a besoin que de lui pour ces commissions.

Matamore

Vous avez, Dieu me sauve ! un esprit à ma mode ;

Vous trouvez comme moi la grandeur incommode.

Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis ;

Je les rends aussitôt que je les ai conquis,

Et me suis vu charmer quantité de princesses,

Sans que jamais mon cœur les voulût

pour maîtresses.

Isabelle

Certes, en ce point seul je manque un peu de foi.

Que vous ayez quitté des princesses pour moi !

Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose !

Matamore

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.

Viens çà. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,

Je donnai dans la vue aux deux filles

du roi,

Que te dit-on en cour de cette
jalousie

Dont pour moi toutes deux eurent
l'âme saisie ?

Clindor

Par vos mépris enfin l'une et l'autre
mourut.

J'étais lors en Egypte, où le bruit en
courut ;

Et ce fut en ce temps que la peur de
vos armes

Fit nager le grand Caire en un fleuve
de larmes.

Vous veniez d'assommer dix géants
en un jour ;

Vous aviez désolé les pays
d'alentour,

Rasé quinze châteaux, aplani deux
montagnes,

Fait passer par le feu villes, bourgs et
campagnes,

Et défait, vers Damas, cent mille
combattants.

Matamore

Que tu remarques bien et les lieux et
les temps !

Je l'avais oublié.

Isabelle

Des faits si pleins de gloire

Vous peuvent-ils ainsi sortir de la
mémoire ?

Matamore

Trop pleine de lauriers remportés sur
les rois,

Je ne la charge point de ces menus
exploits.



Scène V

Matamore, Isabelle, Clindor, Page

Page

Monsieur.

Matamore

Que veux-tu, page ?

Page

Un courrier vous demande.

Matamore

D'où vient-il ?

Page

De la part de la reine d'Islande.

Matamore

Ciel, qui sais comme quoi j'en suis
persécuté,

Un peu plus de repos avec moins de
beauté ;

Fais qu'un si long mépris enfin la
désabuse.

Clindor

Voyez ce que pour vous ce grand
guerrier refuse.

Isabelle

Je n'en puis plus douter.

Clindor

Il vous le disait bien.

Matamore

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien.

Et quoi qu'un fol espoir ose encor lui promettre,

Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.

Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant

Une heure d'entretien de ce cher

confident,

Qui, comme de ma vie il sait toute
l'histoire,

Vous fera voir sur qui vous avez la
victoire.

Isabelle

Tardez encore moins : et par ce
prompt retour,

Je jugerai quel est envers moi votre
amour.



Scène VI

Clindor, Isabelle

Clindor

Jugez plutôt par là l'humeur du
personnage :

Ce page n'est chez lui que pour ce
badinage,

Et venir d'heure en heure avertir Sa
Grandeur

D'un courrier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

Isabelle

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble ;

Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

Clindor

Ce discours favorable enhardira mes feux

A bien user du temps si propice à mes vœux.

Isabelle

Que m'allez-vous conter ?

Clindor

Que j'adore Isabelle,

Que je n'ai plus de cœur ni d'âme
que pour elle ;

Que ma vie...

Isabelle

Epargnez ces propos superflus ;

Je les sais, je les crois : que voulez-
vous de plus ?

Je néglige à vos yeux l'offre d'un
diadème ;

Je dédaigne un rival : en un mot, je
vous aime.

C'est aux commencements des

faibles passions

A s'amuser encore aux
protestations :

Il suffit de nous voir au point où
sont les nôtres ;

Un coup d'œil vaut pour vous tous
les discours des autres.

Clindor

Dieux ! qui l'eût jamais cru que mon
sort rigoureux

Se rendît si facile à mon cœur
amoureux !

Banni de mon pays par la rigueur
d'un père,

Sans support, sans amis, accablé de
misère,

Et réduit à flatter le caprice arrogant

Et les vaines humeurs d'un maître
extravagant,

Ce pitoyable état de ma triste fortune

N'a rien qui vous déplaît ou qui
vous importune ;

Et d'un rival puissant les biens et la
grandeur

Obtiennent moins sur vous que sur
sincère ardeur.

Isabelle

C'est comme il faut choisir. Un

amour véritable

S'attache seulement à ce qu'il voit
aimable.

Qui regarde les biens ou la condition
N'a qu'un amour avare, ou plein
d'ambition,

Et souille lâchement par ce mélange
infâme

Les plus nobles désirs qu'enfante
une belle âme.

Je sais bien que mon père a d'autres
sentiments,

Et mettra de l'obstacle à nos
contentements :

Mais l'amour sur mon cœur a pris
trop de puissance

Pour écouter encor les lois de la
naissance.

Mon père peut beaucoup, mais bien
moins que ma foi.

Il a choisi pour lui, je veux choisir
pour moi.

Clindor

Confus de voir donner à mon peu de
mérite...

Isabelle

Voici mon importun, souffrez que je
l'évite.



Scène VII

Adraste, Clindor

Adraste

Que vous êtes heureux ! et quel malheur me suit !

Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.

Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,

Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a
bannie.

Clindor

Sans avoir vu vos pas s'adresser en
ce lieu,

Lasse de mes discours, elle m'a dit
adieu.

Adraste

Lasse de vos discours ! votre humeur
est trop bonne,

Et votre esprit trop beau pour
ennuyer personne.

Mais que lui contiez-vous qui pût
l'importuner ?

Clindor

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner.

Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,

Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

Adraste

Voulez-vous m'obliger ? Votre maître, ni vous,

N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;

Mais si vous ne pouvez arrêter ses saillies,

Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

Clindor

Que craignez-vous de lui, dont tous les compliments

Ne parlent que de morts et de saccagements,

Qu'il bat, terrasse, brise, étrangle, brûle, assomme ?

Adraste

Pour être son valet, je vous trouve honnête homme ;

Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein

Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.

Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,

Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle :

Ou vous servez quelque autre, ou votre qualité

Laisse dans vos projets trop de témérité.

Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.

Que votre maître enfin fasse une autre maîtresse,

Ou s'il ne peut quitter un entretien si

doux,

Qu'il se serve du moins d'un autre
que de vous.

Ce n'est pas qu'après tout les
volontés d'un père,

Qui sait ce que je suis, ne terminent
l'affaire ;

Mais purgez-moi l'esprit de ce petit
souci,

Et si vous vous aimez, bannissez-
vous d'ici ;

Car si je vous vois plus regarder
cette porte,

Je sais comme traiter les gens de
votre sorte.

Clindor

Me prenez-vous pour homme à nuire
à votre feu ?

Adraste

Sans réplique, de grâce, ou nous
verrons beau jeu.

Allez ; c'est assez dit.

Clindor

Pour un léger ombrage,

C'est trop indignement traiter un bon
courage.

Si le ciel en naissant ne m'a fait
grand seigneur,

Il m'a fait le cœur ferme et sensible à
l'honneur ;

Et je pourrais bien rendre un jour ce
qu'on me prête.

Adraste

Quoi ! vous me menacez !

Clindor

Non, non, je fais retraite.

D'un si cruel affront vous aurez peu
de fruit ;

Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire
du bruit.



Scène VIII

Adraste, Lyse

Adraste

Ce bélître insolent me fait encor
bravade.

Lyse

A ce compte, monsieur, votre esprit
est malade ?

Adraste

Malade, mon esprit !

Lyse

Oui, puisqu'il est jaloux

Du malheureux agent de ce prince
des fous.

Adraste

Je sais ce que je suis, et ce qu'est
Isabelle,

Et crains peu qu'un valet me
supplante auprès d'elle.

Je ne puis toutefois souffrir sans
quelque ennui

Le plaisir qu'elle prend à causer avec
lui.

Lyse

C'est dénier ensemble et confesser la dette.

Adraste

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscreète,

Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,

Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.

En effet, qu'en est-il ?

Lyse

Si j'ose vous le dire,

Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle

soupire.

Adraste

Lyse, que me dis-tu ?

Lyse

Qu'il possède son cœur,

Que jamais feux naissants n'eurent
tant de vigueur,

Qu'ils meurent l'un pour l'autre, et
n'ont qu'une pensée.

Adraste

Trop ingrate beauté, déloyale,
insensée,

Tu m'oses donc ainsi préférer un
maraud ?

Lyse

Ce rival orgueilleux le porte bien
plus haut

Et je vous en veux faire entière
confiance :

Il se dit gentilhomme, et riche.

Adraste

Ah ! l'impudence !

Lyse

D'un père rigoureux fuyant
l'autorité,

Il a couru longtemps d'un et d'autre
côté ;

Enfin, manque d'argent peut-être, ou

par caprice,

De notre Fier-à-bras il s'est mis au service,

Et sous ombre d'agir pour ses folles amours,

Il a su pratiquer de si rusés détours,

Et charmer tellement cette pauvre abusée,

Que vous en avez vu votre ardeur méprisée :

Mais parlez à son père, et bientôt son pouvoir

Remettra son esprit aux termes du devoir.

Adraste

Je viens tout maintenant d'en tirer
assurance

De recevoir les fruits de ma
persévérance,

Et devant qu'il soit peu nous en
verrons l'effet.

Mais écoute, il me faut obliger tout à
fait.

Lyse

Où je vous puis servir j'ose tout
entreprendre.

Adraste

Peux-tu dans leurs amours me les

faire surprendre ?

Lyse

Il n'est rien plus aisé ; peut-être dès ce soir.

Adraste

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir.

Cependant prends ceci seulement par avance.

Lyse

Que le galant alors soit frotté d'importance !

Adraste

Crois-moi qu'il se verra, pour te

mieux contenter,

Chargé d'autant de bois qu'il en
pourra porter.



Scène IX

Lyse

L'arrogant croit déjà tenir ville
gagnée ;

Mais il sera puni de m'avoir
dédaignée.

Parce qu'il est aimable, il fait le petit
dieu,

Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu,

Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses :

Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses ;

Je ne suis que servante : et qu'est-il que valet ?

Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid.

Il se dit riche et noble, et cela me fait rire ;

Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire ?

Qu'il le soit ; nous verrons ce soir, si

je le tiens,

Danser sous le cotret sa noblesse et
ses biens.



Scène X

Alcandre, Pridamant

Alcandre

Le cœur vous bat un peu.

Pridamant

Je crains cette menace.

Alcandre

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

Pridamant

Elle en est méprisée, et cherche à se venger.

Alcandre

Ne craignez point : l'amour la fera bien changer.



Acte III



Scène première

Géronte, Isabelle

Géronte

Apaisez vos soupirs et tarissez vos larmes ;

Contre ma volonté ce sont de faibles armes :

Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,

Ecoute la raison, et néglige vos pleurs.

Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.

Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime

Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,

Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.

Quoi ! manque-t-il de bien, de cœur ou de noblesse ?

En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse ?

Il vous fait trop d'honneur.

Isabelle

Je sais qu'il est parfait,

Et que je répons mal à l'honneur
qu'il me fait ;

Mais si votre bonté me permet en ma
cause,

Pour me justifier, de dire quelque
chose,

Par un secret instinct que je ne puis
nommer,

J'en fais beaucoup d'état, et ne le
puis aimer.

Souvent je ne sais quoi que le ciel
nous inspire

Soulève tout le cœur contre ce qu'on
désire,

Et ne nous laisse pas en état d'obéir

Quand on choisit pour nous ce qu'il
nous fait haïr.

Il attache ici-bas avec des
sympathies

Les âmes que son ordre a là-haut
assorties :

On n'en saurait unir sans ses avis
secrets ;

Et cette chaîne manque où manquent
ses décrets.

Aller contre les lois de cette
providence,

C'est le prendre à partie, et blâmer sa
prudence,

L'attaquer en rebelle, et s'exposer
aux coups

Des plus âpres malheurs qui suivent
son courroux.

Géronte

Insolente, est-ce ainsi que l'on se
justifie ?

Quel maître vous apprend cette
philosophie ?

Vous en savez beaucoup ; mais tout
votre savoir

Ne m'empêchera pas d'user de mon

pouvoir.

Si le ciel pour mon choix vous donne
tant de haine,

Vous a-t-il mise en feu pour ce grand
capitaine ?

Ce guerrier valeureux vous tient-il
dans ses fers ?

Et vous a-t-il domptée avec tout
l'univers ?

Ce fanfaron doit-il relever ma
famille ?

Isabelle

Eh ! de grâce, monsieur, traitez
mieux votre fille !

Géronte

Quel sujet donc vous porte à me désobéir ?

Isabelle

Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.

Ce que vous appelez un heureux hyménée

N'est pour moi qu'un enfer si j'y suis condamnée.

Géronte

Ah ! qu'il en est encor de mieux faites que vous

Qui se voudraient bien voir dans un

enfer si doux !

Après tout, je le veux ; cédez à ma puissance.

Isabelle

Faites un autre essai de mon obéissance.

Géronte

Ne me répliquez plus quand j'ai dit : « Je le veux. »

Rentrez ; c'est désormais trop contesté nous deux.



Scène II

Géronte

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !

Les règles du devoir lui sont des tyrannies ;

Et les droits les plus saints deviennent impuissants

Contre cette fierté qui l'attache à son
sens.

Telle est l'humeur du sexe ; il aime à
contredire,

Rejette obstinément le joug de notre
empire,

Ne suit que son caprice en ses
affections,

Et n'est jamais d'accord de nos
élections.

N'espère pas pourtant, aveugle et
sans cervelle,

Que ma prudence cède à ton esprit
rebelle.

Mais ce fou viendra-t-il toujours

m'embarrasser ?

Par force ou par adresse il me le faut
chasser.



Scène III

Géronte, Matamore, Clindor

Matamore, à *Clindor*.

Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune ?

Le grand vizir encor de nouveau m'importune ;

Le Tartare, d'ailleurs, m'appelle à son secours ;

Narsingue et Calicut m'en pressent
tous les jours :

Si je ne les refuse, il me faut mettre
en quatre.

Clindor

Pour moi, je suis d'avis que vous les
laissez battre.

Vous emploieriez trop mal vos
invincibles coups,

Si pour en servir un vous faisiez trois
jaloux.

Matamore

Tu dis bien ; c'est assez de telles
courtoisies ;

Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.

Ah ! monsieur, excusez, si, faute de vous voir,

Bien que si près de vous, je manquais au devoir.

Mais quelle émotion paraît sur ce visage ?

Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage ?

Géronte

Monsieur, grâces aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

Matamore

Mais grâces à ce bras qui vous les a soumis.

Géronte

C'est une grâce encor que j'avais ignorée.

Matamore

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,

Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

Géronte

C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler :

Il fait beau voir ce bras, plus craint

que le tonnerre,

Demeurer si paisible en un temps
plein de guerre ;

Et c'est pour acquérir un nom bien
relevé,

D'être dans une ville à battre le pavé.

Chacun croit votre gloire à faux titre
usurpée,

Et vous ne passez plus que pour
traîneur d'épée.

Matamore

Ah ! ventre ! il est tout vrai que vous
avez raison ;

Mais le moyen d'aller, si je suis en

prison ?

Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins
de charmes

Ont captivé mon cœur et suspendu
mes armes.

Géronte

Si rien que son sujet ne vous tient
arrêté,

Faites votre équipage en toute
liberté ;

Elle n'est pas pour vous ; n'en soyez
point en peine.

Matamore

Ventre ! que dites-vous ? je la veux

faire reine.

Géronte

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois

Du grotesque récit de vos rares exploits.

La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle :

En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.

Si pour l'entretenir vous venez plus ici...

Matamore

Il a perdu le sens de me parler ainsi.

Pauvre homme, sais-tu bien que mon
nom effroyable

Met le Grand Turc en fuite, et fait
trembler le diable ;

Que pour t'anéantir je ne veux qu'un
moment ?

Géronte

J'ai chez moi des valets à mon
commandement,

Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des
bravades,

Répondraient de la main à vos
rodomontades.

Matamore, à *Clindor*.

Dis-lui ce que j'ai fait en mille et mille lieux.

Géronte

Adieu. Modérez-vous, il vous en prendra mieux.

Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,

J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.



Scène IV

Matamore, Clindor

Matamore

Respect de ma maîtresse, incommode
vertu,

Tyran de ma vaillance, à quoi me
réduis-tu ?

Que n'ai-je eu cent rivaux en la place
d'un père,

Sur qui, sans t'offenser, laisser choir
ma colère !

Ah ! visible démon, vieux spectre
décharné,

Vrai suppôt de Satan, médaille de
damné,

Tu m'oses donc bannir, et même avec
menaces,

Moi, de qui tous les rois briguent les
bonnes grâces !

Clindor

Tandis qu'il est dehors, allez, dès
aujourd'hui,

Causer de vos amours et vous
moquer de lui.

Matamore

Cadédiou ! ses valets feraient
quelque insolence.

Clindor

Ce fer a trop de quoi dompter leur
violence.

Matamore

Oui, mais les feux qu'il jette en
sortant de prison

Auraient en un moment embrasé la
maison,

Dévoré tout à l'heure ardoises et
gouttières,

Faîtes, lattes, chevrons, montants,

courbes, filières,

Entretoises, sommiers, colonnes,
soliveaux,

Pannes, soles, appuis, jambages,
traveteaux,

Portes, grilles, verrous, serrures,
tuiles, pierre,

Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture,
marbre, verre,

Caves, puits, cours, perrons, salles,
chambres, greniers,

Offices, cabinets, terrasses, escaliers.

Juge un peu quel désordre aux yeux
de ma charmeuse ;

Ces feux étoufferaient son ardeur
amoureuse.

Va lui parler pour moi, toi qui n'es
pas vaillant ;

Tu puniras à moins un valet insolent.

Clindor

C'est m'exposer...

Matamore

Adieu : je vois ouvrir la porte,

Et crains que sans respect cette
canaille sorte.



Scène V

Clindor, Lyse

Clindor, *seul*.

Le souverain poltron, à qui pour
faire peur

Il ne faut qu'une feuille, une ombre,
une vapeur !

Un vieillard le maltraite, il fuit pour
une fille,

Et tremble à tous moments de crainte
qu'on l'étrille.

Lyse, que ton abord doit être
dangereux !

Il donne l'épouvante à ce cœur
généreux,

Cet unique vaillant, la fleur des
capitaines,

Qui dompte autant de rois qu'il
captive de reines !

Lyse

Mon visage est ainsi malheureux en
attraits ;

D'autres charment de loin, le mien
fait peur de près.

Clindor

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages.

Il n'est pas quantité de semblables visages.

Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet ;

Je ne connus jamais un si gentil objet :

L'esprit beau, prompt, accort,
l'humeur un peu railleuse,

L'embonpoint ravissant, la taille
avantageuse,

Les yeux doux, le teint vif, et les

traits délicats :

Qui serait le brutal qui ne t'aimerait pas ?

Lyse

De grâce, et depuis quand me trouvez-vous si belle ?

Voyez bien, je suis Lyse, et non pas Isabelle.

Clindor

Vous partagez vous deux mes inclinations :

J'adore sa fortune et tes perfections.

Lyse

Vous en embrassez trop, c'est assez

pour vous d'une,

Et mes perfections cèdent à sa fortune.

Clindor

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi,

Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi ?

L'amour et l'hyménée ont diverse méthode ;

L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.

Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien ;

Un rien s'ajuste mal avec un autre
rien ;

Et malgré les douceurs que l'amour y
déploie,

Deux malheureux ensemble ont
toujours courte joie.

Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre
mon malheur ;

Mais je ne puis te voir sans un peu de
douleur,

Sans qu'un soupir échappe à ce cœur
qui murmure

De ce qu'à mes désirs ma raison fait
d'injure :

A tes moindres coups d'œil je me

laisse charmer.

Ah ! que je t'aimerais, s'il ne fallait
qu'aimer !

Et que tu me plairais, s'il ne fallait
que plaire !

Lyse

Que vous auriez d'esprit si vous
saviez vous taire,

Ou remettre du moins en quelque
autre saison

A montrer tant d'amour avec tant de
raison !

Le grand trésor pour moi qu'un
amoureux si sage,

Qui, par compassion, n'ose me
rendre hommage,

Et porte ses désirs à des partis
meilleurs,

De peur de m'accabler sous nos
communs malheurs !

Je n'oublierai jamais de si rares
mérites.

Allez continuer cependant vos
visites.

Clindor

Que j'aurais avec toi l'esprit bien
plus content !

Lyse

Ma maîtresse là-haut est seule, et vous attend.

Clindor

Tu me chasses ainsi !

Lyse

Non, mais je vous envoie

Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

Clindor

Que même tes dédains me semblent gracieux !

Lyse

Ah ! que vous prodiguez un temps si précieux !

Allez.

Clindor

Souviens-toi donc que si j'en aime
une autre...

Lyse

C'est de peur d'ajouter ma misère à
la vôtre.

Je vous l'ai déjà dit, je ne l'oublierai
pas.

Clindor

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant
d'appas,

Que mon cœur à tes yeux de plus en
plus s'engage,

Et je t'aimerais trop à tarder
davantage.



Scène VI

Lyse

L'ingrat ! il trouve enfin mon visage
charmant,

Et pour se divertir il contrefait
l'amant !

Qui néglige mes feux m'aime par
raillerie,

Me prend pour le jouet de sa
galanterie,

Et par un libre aveu de me voler sa
foi,

Me jure qu'il m'adore, et ne veut
point de moi.

Aime en tous lieux, perfide, et
partage ton âme ;

Choisis qui tu voudras pour
maîtresse ou pour femme ;

Donne à tes intérêts à ménager tes
vœux ;

Mais ne crois plus tromper aucune de
nous deux.

Isabelle vaut mieux qu'un amour

politique,

Et je vauz mieux qu'un cœur où cet
amour s'applique.

J'ai raillé comme toi, mais c'était
seulement

Pour ne t'avertir pas de mon
ressentiment.

Qu'eût produit son éclat que de la
défiance ?

Qui cache sa colère assure sa
vengeance ;

Et ma feinte douceur prépare
beaucoup mieux

Ce piège où tu vas choir, et bientôt, à
mes yeux.

Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?

Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?

Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant :

Au siècle où nous vivons, qui n'en ferait autant ?

Oublions des mépris où par force il s'excite,

Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.

S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,

Et si je l'aime encor, je le dois épargner.

Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude,

De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude ?

Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,

De laisser affaiblir un si juste courroux ?

Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée !

Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée !

Silence, amour, silence ! Il est temps

de punir.

J'en ai donné ma foi, laisse-moi la
tenir ;

Puisque ton faux espoir ne fait
qu'aigrir ma peine,

Fais céder tes douceurs à celles de la
haine.

Il est temps qu'en mon cœur elle
règne à son tour,

Et l'amour outragé ne doit plus être
amour.



Scène VII

Matamore

Les voilà, sauvons-nous. Non, je ne vois personne.

Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.

Je les entends, fuyons. Le vent faisait ce bruit.

Marchons sous la faveur des ombres
de la nuit.

Vieux rêveur, malgré toi j'attends ici
ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien
en peine.

De deux mille ans et plus, je ne
tremblai si fort.

C'est trop me hasarder ; s'ils sortent,
je suis mort ;

Car j'aime mieux mourir que leur
donner bataille,

Et profaner mon bras contre cette
canaille.

Que le courage expose à d'étranges

dangers !

Toutefois, en tous cas, je suis des plus légers ;

S'il ne faut que courir, leur attente est dupée :

J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.

Tout de bon, je les vois : c'est fait, il faut mourir :

J'ai le corps si glacé, que je ne puis courir.

Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire !...

C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire !

Tout mon corps se déglace :
écoutons leurs discours,

Et voyons son adresse à traiter mes
amours.



Scène VIII

Clindor, Isabelle, Matamore

Isabelle

(Matamore écoute caché.)

Tout se prépare mal du côté de mon
père ;

Je ne le vis jamais d'une humeur si
sévère :

Il ne souffrira plus votre maître ni

vous ;

Votre rival d'ailleurs est devenu jaloux ;

C'est par cette raison que je vous fais descendre ;

Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre ;

Ici nous parlerons en plus de sûreté :

Vous pourrez vous couler d'un et d'autre côté ;

Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

Clindor

C'est trop prendre de soin pour

empêcher ma perte.

Isabelle

Je n'en puis prendre trop pour
assurer un bien

Sans qui tous autres biens à mes
yeux ne sont rien,

Un bien qui vaut pour moi la terre
tout entière,

Et pour qui seul enfin j'aime à voir la
lumière.

Un rival par mon père attaque en
vain ma foi ;

Votre amour seul a droit de
triompher de moi :

Des discours de tous deux je suis
persécutée ;

Mais pour vous je me plais à me voir
maltraitée ;

Et des plus grands malheurs je
bénirais les coups,

Si ma fidélité les endurait pour vous.

Clindor

Vous me rendez confus, et mon âme
ravie

Ne vous peut, en revanche, offrir rien
que ma vie ;

Mon sang est le seul bien qui me
reste en ces lieux,

Trop heureux de le perdre en servant
vos beaux yeux.

Mais si mon astre un jour, changeant
son influence,

Me donne un accès libre aux lieux de
ma naissance,

Vous verrez que ce choix n'est pas
fort inégal,

Et que, tout balancé, je vaux bien
mon rival.

Mais, avec ces douceurs, permettez-
moi de craindre

Qu'un père et ce rival ne veuillent
vous contraindre.

Isabelle

N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas

L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.

Je ne vous dirai point où je suis résolue :

Il suffit que sur moi je me rends absolue.

Ainsi tous les projets sont des projets en l'air.

Ainsi...

Matamore

Je n'en puis plus : il est temps de parler.

Isabelle

Dieux ! on nous écoutait.

Clindor

C'est notre capitaine :

Je vais bien l'apaiser ; n'en soyez pas
en peine.



Scène IX

Matamore, Clindor

Matamore

Ah ! traître !

Clindor

Parlez bas, ces valets...

Matamore

Eh bien ! quoi ?

Clindor

Ils fondront tout à l'heure et sur vous et sur moi.

Matamore *le tire à un coin du théâtre.*

Viens çà. Tu sais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,

Loin de parler pour moi, tu parlais pour toi-même ?

Clindor

Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.

Matamore

Je te donne le choix de trois ou quatre morts :

Je vais, d'un coup de poing, te briser
comme verre,

Ou t'enfoncer tout vif au centre de la
terre,

Ou te fendre en dix parts d'un seul
coup de revers,

Ou te jeter si haut au-dessus des
éclairs,

Que tu sois dévoré des feux
élémentaires.

Choisis donc promptement, et pense
à tes affaires.

Clindor

Vous-même choisissez.

Matamore

Quel choix proposes-tu ?

Clindor

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

Matamore

Me menacer encore ! Ah ! ventre !
quelle audace !

Au lieu d'être à genoux, et d'implorer
ma grâce... !

Il a donné le mot, ces valets vont
sortir...

Je m'en vais commander aux mers de
t'engloutir.

Clindor

Sans vous chercher si loin un si grand cimetière,

Je vous vais, de ce pas, jeter dans la rivière.

Matamore

Ils sont d'intelligence. Ah ! tête !

Clindor

Point de bruit :

J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit ;

Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

Matamore

Cadédiou ! ce coquin a marché dans
mon ombre ;

Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi
mes pas :

S'il avait du respect, j'en voudrais
faire cas.

Ecoute : je suis bon, et ce serait
dommage

De priver l'univers d'un homme de
courage.

Demande-moi pardon, et cesse par
tes feux

De profaner l'objet digne seul de mes
vœux ;

Tu connais ma valeur, éprouve ma

clémence.

Clindor

Plutôt, si votre amour a tant de
véhémence,

Faisons deux coups d'épée au nom
de sa beauté.

Matamore

Parbleu, tu me ravis de générosité.

Va, pour la conquérir n'use plus
d'artifices,

Je te la veux donner pour prix de tes
services ;

Plains-toi dorénavant d'avoir un
maître ingrat !

Clindor

A ce rare présent, d'aise le cœur me bat.

Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,

Puisse tout l'univers bruire de votre estime !



Scène X

Isabelle, Matamore, Clindor

Isabelle

Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis

Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

Matamore

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur

que ma flamme

Vous devait faire un jour de vous
prendre pour femme ;

Pour quelque occasion j'ai changé de
dessein :

Mais je vous veux donner un homme
de ma main ;

Faites-en de l'état ; il est vaillant lui-
même ;

Il commandait sous moi.

Isabelle

Pour vous plaire, je l'aime.

Clindor

Mais il faut du silence à notre

affection.

Matamore

Je vous promets silence, et ma protection.

Avouez-vous de moi par tous les coins du monde.

Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde ;

Allez, vivez contents sous une même loi.

Isabelle

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

Clindor

Commandez que sa foi de quelque
effet suivie...



Scène XI

Géronte, Adraste, Matamore,
Clindor, Isabelle, Lyse, troupe de
domestiques

Adraste

Cet insolent discours te coûtera la
vie,

Suborneur.

Matamore

Ils ont pris mon courage en défaut.

Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.

(Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.)

Clindor

Traître ! qui te fais fort d'une troupe brigande,

Je te choisirai bien au milieu de la bande.

Géronte

Dieux ! Adraste est blessé, courez au médecin.

Vous autres, cependant, arrêtez

l'assassin.

Clindor

Ah ! ciel ! je cède au nombre. Adieu,
chère Isabelle ;

Je tombe au précipice où mon destin
m'appelle.

Géronte

C'en est fait, emportez ce corps à la
maison ;

Et vous, conduisez tôt ce traître à la
prison.



Scène XII

Alcandre, Pridamant

Pridamant

Hélas ! mon fils est mort.

Alcandre

Que vous avez d'alarmes !

Pridamant

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

Alcandre

Un peu de patience, et sans un tel secours,

Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.



Acte IV



Scène première

Isabelle

Enfin le terme approche ; un
jugement inique

Doit abuser demain d'un pouvoir
tyrannique,

A son propre assassin immoler mon
amant,

Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.

Par un décret injuste autant comme sévère,

Demain doit triompher la haine de mon père,

La faveur du pays, la qualité du mort,

Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort.

Hélas ! que d'ennemis, et de quelle puissance,

Contre le faible appui que donne l'innocence,

Contre un pauvre inconnu, de qui

tout le forfait

Est de m'avoir aimée, et d'être trop
parfait !

Oui, Clindor, tes vertus et ton feu
légitime,

T'ayant acquis mon cœur, ont fait
aussi ton crime.

Mais en vain après toi l'on me laisse
le jour ;

Je veux perdre la vie en perdant mon
amour :

Prononçant ton arrêt, c'est de moi
qu'on dispose ;

Je veux suivre ta mort, puisque j'en
suis la cause,

Et le même moment verra par deux
trépas

Nos esprits amoureux se rejoindre
là-bas.

Ainsi, père inhumain, ta cruauté
déçue

De nos saintes ardeurs verra
l'heureuse issue :

Et si ma perte alors fait naître tes
douleurs,

Auprès de mon amant je rirai de tes
pleurs.

Ce qu'un remords cuisant te coûtera
de larmes

D'un si doux entretien augmentera
les charmes ;

Ou s'il n'a pas assez de quoi te
tourmenter,

Mon ombre chaque jour viendra
t'épouvanter,

S'attacher à tes pas dans l'horreur
des ténèbres,

Présenter à tes yeux mille images
funèbres,

Jeter dans ton esprit un éternel
effroi,

Te reprocher ma mort, t'appeler
après moi,

Accabler de malheurs ta languissante

vie,

Et te réduire au point de me porter
envie.

Enfin...



Scène II

Isabelle, Lyse

Lyse

Quoi ! chacun dort, et vous êtes ici ?

Je vous jure, Monsieur en est en grand souci.

Isabelle

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.

Je trouve des douceurs à faire ici ma
plainte.

Ici je vis Clindor pour la dernière
fois ;

Ce lieu me redit mieux les accents de
sa voix,

Et remet plus avant en mon âme
éperdue

L'aimable souvenir d'une si chère
vue.

Lyse

Que vous prenez de peine à grossir
vos ennuis !

Isabelle

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?

Lyse

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,

L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie :

Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,

Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

Isabelle

De quel front oses-tu me tenir ces paroles ?

Lyse

Quel fruit espérez-vous de vos
douleurs frivoles ?

Pensez-vous, pour pleurer et tenir
vos appas,

Rappeler votre amant des portes du
trépas ?

Songez plutôt à faire une illustre
conquête ;

Je sais pour vos liens une âme toute
prête,

Un homme incomparable.

Isabelle

Ote-toi de mes yeux.

Lyse

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

Isabelle

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie ?

Lyse

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie ?

Isabelle

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison ?

Lyse

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai

raison.

Isabelle

Ah ! ne me conte rien.

Lyse

Mais l'affaire vous touche.

Isabelle

Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre
point la bouche.

Lyse

Ma belle humeur, qui rit au milieu
des malheurs,

Fait plus en un moment qu'un siècle
de vos pleurs ;

Elle a sauvé Clindor.

Isabelle

Sauvé Clindor ?

Lyse

Lui-même :

Jugez après cela comme quoi je vous aime.

Isabelle

Eh ! de grâce, où faut-il que je l'aie trouver ?

Lyse

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

Isabelle

Ah ! Lyse !

Lyse

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre ?

Isabelle

Si je suivrais celui sans qui je ne puis vivre ?

Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.

Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

Lyse

Puisqu'à ce beau dessein l'amour
vous a réduite,

Ecoutez où j'en suis, et secondez mes
coups ;

Si votre amant n'échappe, il ne
tiendra qu'à vous.

La prison est tout proche.

Isabelle

Eh bien ?

Lyse

Ce voisinage

Au frère du concierge a fait voir mon
visage ;

Et comme c'est tout un que me voir

et m'aimer,

Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

Isabelle

Je n'en avais rien su !

Lyse

J'en avais tant de honte

Que je mourais de peur qu'on vous en fît le conte ;

Mais depuis quatre jours votre amant arrêté

A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.

Des yeux et du discours flattant son

espérance,

D'un mutuel amour j'ai formé
l'apparence.

Quand on aime une fois, et qu'on se
croit aimé,

On fait tout pour l'objet dont on est
enflammé.

Par là j'ai sur son âme assuré mon
empire,

Et l'ai mis en état de ne m'oser
dédire.

Quand il n'a plus douté de mon
affection,

J'ai fondé mes refus sur sa
condition ;

Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y
déplaire,

Mais que malaisément il s'en pouvait
défaire ;

Que les clefs des prisons qu'il
gardait aujourd'hui

Etaient le plus grand bien de son
frère et de lui.

Moi de dire soudain que sa bonne
fortune

Ne lui pouvait offrir d'heure plus
opportune ;

Que, pour se faire riche, et pour me
posséder,

Il n'avait seulement qu'à s'en
accommoder ;

Qu'il tenait dans les fers un seigneur
de Bretagne

Déguisé sous le nom du sieur de la
Montagne ;

Qu'il fallait le sauver, et le suivre
chez lui ;

Qu'il nous ferait du bien, et serait
notre appui.

Il demeure étonné ; je le presse, il
s'excuse ;

Il me parle d'amour, et moi je le
refuse ;

Je le quitte en colère ; il me suit tout

confus,

Me fait nouvelle excuse, et moi
nouveau refus.

Isabelle

Mais enfin ?

Lyse

J'y retourne, et le trouve fort triste ;

Je le juge ébranlé ; je l'attaque, il
résiste.

Ce matin : « En un mot, le péril est
pressant »,

Ai-je dit ; « tu peux tout, et ton frère
est absent. »

« Mais il faut de l'argent pour un si

long voyage »,

M'a-t-il dit ; « il en faut pour faire
l'équipage ;

Ce cavalier en manque. »

Isabelle

Ah ! Lyse ! tu devais

Lui faire offre aussitôt de tout ce que
j'avais,

Perles, bagues, habits.

Lyse

J'ai bien fait davantage :

J'ai dit qu'à vos beautés ce captif
rend hommage.

Que vous l'aimez de même, et fuirez
avec nous.

Ce mot me l'a rendu si traitable et si
doux,

Que j'ai bien reconnu qu'un peu de
jalousie

Touchant votre Clindor brouillait sa
fantaisie,

Et que tous ces détours provenaient
seulement

D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon
amant.

Il est parti soudain après votre
amour sue,

A trouvé tout aisé, m'en a promis

l'issue,

Et vous mande par moi qu'environ à
minuit

Vous soyez toute prête à déloger
sans bruit.

Isabelle

Que tu me rends heureuse !

Lyse

Ajoutez-y, de grâce,

Qu'accepter un mari pour qui je suis
de glace,

C'est me sacrifier à vos
contentements.

Isabelle

Aussi...

Lyse

Je ne veux point de vos remerciements.

Allez ployer bagage ; et pour grossir la somme,

Joignez à vos bijoux les écus du bonhomme.

Je vous vends ses trésors, mais à fort bon marché ;

J'ai dérobé ses clefs depuis qu'il est couché ;

Je vous les livre.

Isabelle

Allons y travailler ensemble.

Lyse

Passez-vous de mon aide.

Isabelle

Eh quoi ! le cœur te tremble ?

Lyse

Non, mais c'est un secret tout propre
à l'éveiller ;

Nous ne nous garderions jamais de
babiller.

Isabelle

Folle, tu ris toujours.

Lyse

De peur d'une surprise,

Je dois attendre ici le chef de l'entreprise ;

S'il tardait à la rue, il serait reconnu :

Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu.

C'est là sans raillerie...

Isabelle

Adieu donc. Je te laisse,

Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

Lyse

C'est du moins.

Isabelle

Fais bon guet.

Lyse

Vous, faites bon butin.



Scène III

Lyse

Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton
destin ;

Des fers où je t'ai mis c'est moi qui
te délivre,

Et te puis, à mon choix, faire mourir
ou vivre.

On me vengeait de toi par-delà mes
désirs ;

Je n'avais de dessein que contre tes
plaisirs.

Ton sort trop rigoureux m'a fait
changer d'envie ;

Je te veux assurer tes plaisirs et ta
vie ;

Et mon amour éteint, te voyant en
danger,

Renaît pour m'avertir que c'est trop
me venger.

J'espère aussi, Clindor, que pour
reconnaissance,

De ton ingrat amour étouffant la

licence...



Scène IV

Matamore, Isabelle, Lyse

Isabelle

Quoi ! chez nous, et de nuit !

Matamore

L'autre jour...

Isabelle

Qu'est ceci :

L'autre jour ? est-il temps que je vous trouve ici ?

Lyse

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

Isabelle

En montant l'escalier je l'en ai vu descendre.

Matamore

L'autre jour, au défaut de mon affection,

J'assurai vos appas de ma protection.

Isabelle

Après ?

Matamore

On vint ici faire une brouillerie ;

Vous rentrâtes voyant cette
forfanterie ;

Et, pour vous protéger, je vous suivis
soudain.

Isabelle

Votre valeur prit lors un généreux
dessein.

Depuis ?

Matamore

Pour conserver une dame si belle,

Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

Isabelle

Sans sortir ?

Matamore

Sans sortir.

Lyse

C'est-à-dire, en deux mots,

Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

Matamore

La peur ?

Lyse

Oui, vous tremblez ; la vôtre est sans égale.

Matamore

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale ;

Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi ;

Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

Lyse

Votre caprice est rare à choisir des montures.

Matamore

C'est pour aller plus vite aux grandes

aventures.

Isabelle

Vous en exploitez bien ; mais changeons de discours :

Vous avez demeuré là-dedans quatre jours ?

Matamore

Quatre jours.

Isabelle

Et vécu ?

Matamore

De nectar, d'ambrosie.

Lyse

Je crois que cette viande aisément
rassasie ?

Matamore

Aucunement.

Isabelle

Enfin vous étiez descendu...

Matamore

Pour faire qu'un amant en vos bras
fût rendu,

Pour rompre sa prison, en fracasser
les portes,

Et briser en morceaux ses chaînes les
plus fortes.

Lyse

Avouez franchement que, pressé de
la faim,

Vous veniez bien plutôt faire la
guerre au pain.

Matamore

L'un et l'autre, parbieu. Cette
ambrosie est fade,

J'en eus au bout d'un jour l'estomac
tout malade.

C'est un mets délicat, et de peu de
soutien ;

A moins que d'être un dieu l'on n'en
vivrait pas bien ;

Il cause mille maux, et dès l'heure
qu'il entre,

Il allonge les dents, et rétrécit le ventre.

Lyse

Enfin c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas ?

Matamore

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,

Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,

Mêler la viande humaine avecque la divine.

Isabelle

Vous aviez, après tout, dessein de

nous voler.

Matamore

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller ?

Si je laisse une fois échapper ma colère...

Isabelle

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père.

Matamore

Un sot les attendrait.



Scène V

Isabelle, Lyse

Lyse

Vous ne le tenez pas.

Isabelle

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

Lyse

Vous n'avez cependant rien fait, ou

peu de chose.

Isabelle

Rien du tout. Que veux-tu ? sa rencontre en est cause.

Lyse

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

Isabelle

Mais il m'a reconnue, et m'est venu parler.

Moi qui, seule et de nuit, craignais son insolence,

Et beaucoup plus encor de troubler le silence,

J'ai cru, pour m'en défaire et m'ôter
de souci,

Que le meilleur était de l'amener ici.

Vois, quand j'ai ton secours, que je
me tiens vaillante,

Puisque j'ose affronter cette humeur
violente.

Lyse

J'en ai ri comme vous, mais non sans
murmurer :

C'est bien du temps perdu.

Isabelle

Je vais le réparer.

Lyse

Voici le conducteur de notre intelligence.

Sachez auparavant toute sa diligence.



Scène VI

Isabelle, Lyse, Le Geôlier

Isabelle

Eh bien ! mon grand ami, braverons-nous le sort ?

Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort ?

Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir se fonde.

Le Geôlier

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde ;

Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,

Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

Isabelle

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,

Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

Le Geôlier

Voici le prix unique où tout mon

cœur prétend.

Isabelle

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

Lyse

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile :

Comment ouvrirons-nous les portes de la ville ?

Le Geôlier

On nous tient des chevaux en main sûre aux faubourgs ;

Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours :

Nous pourrons aisément sortir par
ses ruines.

Isabelle

Ah ! que je me trouvais sur
d'étranges épines !

Le Geôlier

Mais il faut se hâter.

Isabelle

Nous partirons soudain.

Viens nous aider là-haut à faire notre
main.



Scène VII

Clindor, *en prison.*

Aimables souvenirs de mes chères
délices,

Qu'on va bientôt changer en
d'infâmes supplices,

Que, malgré les horreurs de ce
mortel effroi,

Vos charmants entretiens ont de
douceurs pour moi !

Ne m'abandonnez point, soyez-moi
plus fidèles

Que les rigueurs du sort ne se
montrent cruelles ;

Et lorsque du trépas les plus noires
couleurs

Viendront à mon esprit figurer mes
malheurs,

Figurez aussitôt à mon âme interdite

Combien je fus heureux par-delà mon
mérite.

Lorsque je me plaindrai de leur
sévérité,

Redites-moi l'excès de ma témérité ;

Que d'un si haut dessein ma fortune
incapable

Rendait ma flamme injuste, et mon
espoir coupable ;

Que je fus criminel quand je devins
amant,

Et que ma mort en est le juste
châtiment.

Quel bonheur m'accompagne à la fin
de ma vie !

Isabelle, je meurs pour vous avoir
servie ;

Et de quelque tranchant que je
souffre les coups,

Je meurs trop glorieux, puisque je

meurs pour vous.

Hélas ! que je me flatte, et que j'ai
d'artifice

A me dissimuler la honte d'un
supplice !

En est-il de plus grand que de quitter
ces yeux

Dont le fatal amour me rend si
glorieux ?

L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma
ruine ;

Il succomba vivant, et mort il
m'assassine ;

Son nom fait contre moi ce que n'a
pu son bras,

Mille assassins nouveaux naissent de
son trépas ;

Et je vois de son sang, fécond en
perfidies,

S'élever contre moi des âmes plus
hardies,

De qui les passions, s'armant
d'autorité,

Font un meurtre public avec
impunité.

Demain de mon courage on doit faire
un grand crime,

Donner au déloyal ma tête pour
victime ;

Et tous pour le pays prennent tant
d'intérêt,

Qu'il ne m'est pas permis de douter
de l'arrêt.

Ainsi de tous côtés ma perte était
certaine.

J'ai repoussé la mort, je la reçois
pour peine.

D'un péril évité je tombe en un
nouveau,

Et des mains d'un rival en celles d'un
bourreau.

Je frémis à penser à ma triste
aventure ;

Dans le sein du repos je suis à la

torture ;

Au milieu de la nuit, et du temps du sommeil,

Je vois de mon trépas le honteux appareil ;

J'en ai devant les yeux les funestes ministres ;

On me lit du sénat les mandements sinistres ;

Je sors les fers aux pieds ; j'entends déjà le bruit

De l'amas insolent d'un peuple qui me suit ;

Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare :

Là mon esprit se trouble, et ma
raison s'égaré :

Je ne découvre rien qui m'ose
secourir,

Et la peur de la mort me fait déjà
mourir.

Isabelle, toi seule, en réveillant ma
flamme,

Dissipes ces terreurs et rassures mon
âme ;

Et sitôt que je pense à tes divins
attraits,

Je vois évanouir ces infâmes
portraits.

Quelques rudes assauts que le
malheur me livre,

Garde mon souvenir, et je croirai
revivre.

Mais d'où vient que de nuit on ouvre
ma prison ?

Ami, que viens-tu faire ici hors de
saison ?



Scène VIII

Clindor, le Geôlier

Le Geôlier, *cependant qu'Isabelle et Lyse paraissent à quartier.*

Les juges assemblés pour punir votre audace,

Mus de compassion, enfin vous ont fait grâce.

Clindor

M'ont fait grâce, bons dieux !

Le Geôlier

Oui, vous mourrez de nuit.

Clindor

De leur compassion est-ce là tout le fruit ?

Le Geôlier

Que de cette faveur, vous tenez peu de conte !

D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

Clindor

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,

Dont l'arrêt me fait grâce, et
m'envoie à la mort ?

Le Geôlier

Il la faut recevoir avec meilleur
visage.

Clindor

Fais ton office, ami, sans causer
davantage.

Le Geôlier

Une troupe d'archers là-dehors vous
attend ;

Peut-être en les voyant serez-vous
plus content.



Scène IX

Clindor, Isabelle, Lyse, le Geôlier

Isabelle dit ces mots à Lyse, cependant que le geôlier ouvre la prison à Clindor.

Lyse, nous l'allons voir.

Lyse

Que vous êtes ravie !

Isabelle

Ne le serais-je point de recevoir la
vie ?

Son destin et le mien prennent un
même cours,

Et je mourrais du coup qui
trancherait ses jours.

Le Geôlier

Monsieur, connaissez-vous beaucoup
d'archers semblables ?

Clindor

Ah ! madame, est-ce vous ? Surprises
adorables !

Trompeur trop obligeant ! tu disais
bien vraiment

Que je mourrais de nuit, mais de contentement.

Isabelle

Clindor !

Le Geôlier

Ne perdons point de temps à ces caresses.

Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

Clindor

Quoi ! Lyse est donc la sienne ?

Isabelle

Ecoutez le discours

De votre liberté qu'ont produit leurs
amours.

Le Geôlier

En lieu de sûreté le babil est de mise,
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter
de prise.

Isabelle

Sauvons-nous : mais avant,
promettez-nous tous deux

Jusqu'au jour d'un hymen de
modérer vos feux :

Autrement, nous rentrons.

Clindor

Que cela ne vous tienne,

Je vous donne ma foi.

Le Geôlier

Lyse, reçois la mienne.

Isabelle

Sur un gage si beau j'ose tout
hasarder.

Le Geôlier

Nous nous amusons trop, il est
temps d'évader.



Scène X

Alcandre, Pridamant

Alcandre

Ne craignez plus pour eux ni périls ni disgrâces !

Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

Pridamant

A la fin je respire.

Alcandre

Après un tel bonheur,

Deux ans les ont montés en haut
degré d'honneur.

Je ne vous dirai point le cours de
leurs voyages,

S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu
les orages,

Ni par quel art non plus ils se sont
élevés ;

Il suffit d'avoir vu comme ils se sont
sauvés,

Et que, sans vous en faire une
histoire importune,

Je vous les vais montrer en leur
haute fortune.

Mais puisqu'il faut passer à des
effets plus beaux,

Rentrons pour évoquer des fantômes
nouveaux !

Ceux que vous avez vus représenter
de suite

A vos yeux étonnés leur amour et
leur fuite,

N'étant pas destinés aux hautes
fonctions,

N'ont point assez d'éclat pour leurs
conditions.



Acte V



Scène première

Alcandre, Pridamant

Pridamant

Qu'Isabelle est changée et qu'elle est
éclatante !

Alcandre

Lyse marche après elle, et lui sert de
suivante ;

Mais derechef surtout n'ayez aucun

effroi,

Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après
moi ;

Je vous le dis encore, il y va de la vie.

Pridamant

Cette condition m'en ôte assez
l'envie.



Scène II

Isabelle, *représentant Hippolyte* ;
Lyse, *représentant Clarine*.

Lyse

Ce divertissement n'aura-t-il point
de fin ?

Et voulez-vous passer la nuit dans ce
jardin ?

Isabelle

Je ne puis plus cacher le sujet qui
m'amène ;

C'est grossir mes douleurs que de
taire ma peine.

Le prince Florilame...

Lyse

Eh bien ! il est absent.

Isabelle

C'est la source des maux que mon
âme ressent ;

Nous sommes ses voisins, et l'amour
qu'il nous porte

Dedans son grand jardin nous
permet cette porte.

La princesse Rosine et mon perfide
époux,

Durant qu'il est absent, en font leur
rendez-vous :

Je l'attends au passage, et lui ferai
connaître

Que je ne suis pas femme à rien
souffrir d'un traître.

Lyse

Madame, croyez-moi, loin de le
quereller,

Vous ferez beaucoup mieux de tout
dissimuler.

Il nous vient peu de fruit de telles
jalousies ;

Un homme en court plus tôt après
ses fantaisies ;

Il est toujours le maître, et tout notre
discours

Par un contraire effet l'obstine en ses
amours.

Isabelle

Je dissimulerai son adultère flamme !

Une autre aura son cœur, et moi le
nom de femme !

Sans crime, d'un hymen peut-il
rompre la loi ?

Et ne rougit-il point d'avoir si peu de
foi ?

Lyse

Cela fut bon jadis ; mais au temps où
nous sommes,

Ni l'hymen ni la foi n'obligent plus
les hommes ;

Leur gloire a son brillant et ses
règles à part ;

Où la nôtre se perd, la leur est sans
hasard ;

Elle croît aux dépens de nos lâches
faiblesses ;

L'honneur d'un galant homme est
d'avoir des maîtresses.

Isabelle

Ote-moi cet honneur et cette vanité,
De se mettre en crédit par
l'infidélité.

Si, pour haïr le change et vivre sans
amie,

Un homme tel que lui tombe dans
l'infamie,

Je le tiens glorieux d'être infâme à ce
prix ;

S'il en est méprisé, j'estime ce
mépris.

Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop
une femme

Aux maris vertueux est un illustre
blâme.

Lyse

Madame, il vient d'entrer ; la porte a fait du bruit.

Isabelle

Retirons-nous, qu'il passe.

Lyse

Il vous voit et vous suit.



Scène III

Clindor, *représentant Théagène* ;
Isabelle, *représentant Hippolyte* ;
Lyse, *représentant Clarine*.

Clindor

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez
des remises :

Sont-ce là les douceurs que vous
m'aviez promises ?

Est-ce ainsi que l'amour ménage un

entretien ?

Ne fuyez plus, madame, et n'appréhendez rien :

Florilame est absent, ma jalouse endormie.

Isabelle

En êtes-vous bien sûr ?

Clindor

Ah ! fortune ennemie !

Isabelle

Je veille, déloyal : ne crois plus m'aveugler ;

Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair.

Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,

Et ne puis plus douter de tes ingrattitudes !

Toi-même, par ta bouche, as trahi ton secret.

O l'esprit avisé pour un amant discret !

Et que c'est en amour une haute prudence

D'en faire avec sa femme entière confiance !

Où sont tant de serments de n'aimer rien que moi ?

Qu'as-tu fait de ton cœur ? qu'as-tu

fait de ta foi ?

Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souviennne

De combien différaient ta fortune et la mienne,

De combien de rivaux je dédaignai les vœux,

Ce qu'un simple soldat pouvait être auprès d'eux,

Quelle tendre amitié je recevais d'un père !

Je le quittai pourtant pour suivre ta misère ;

Et je tendis les bras à mon enlèvement,

Pour soustraire ma main à son
commandement.

En quelle extrémité depuis ne m'ont
réduite

Les hasards dont le sort a traversé ta
fuite !

Et que n'ai-je souffert avant que le
bonheur

Elevât ta bassesse à ce haut rang
d'honneur !

Si pour te voir heureux ta foi s'est
relâchée,

Remets-moi dans le sein dont tu m'as
arrachée.

L'amour que j'ai pour toi m'a fait
tout hasarder,

Non pas pour des grandeurs, mais
pour te posséder.

Clindor

Ne me reproche plus ta fuite ni ta
flamme.

Que ne fait point l'amour quand il
possède une âme ?

Son pouvoir à ma vue attachait tes
plaisirs,

Et tu me suivais moins que tes
propres désirs.

J'étais lors peu de chose, oui, mais
qu'il te souvienn

Que ta fuite égala ta fortune à la
mienne,

Et que pour t'enlever c'était un faible
appas

Que l'éclat de tes biens qui ne te
suivaient pas.

Je n'eus, de mon côté, que l'épée en
partage,

Et ta flamme, du tien, fut mon seul
avantage :

Celle-là m'a fait grand en ces bords
étrangers,

L'autre exposa ma tête à cent et cent
dangers.

Regrette maintenant ton père et ses richesses ;

Fâche-toi de marcher à côté des princesses ;

Retourne en ton pays chercher avec tes biens

L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.

De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre ?

En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre ?

As-tu reçu de moi ni froideurs, ni mépris ?

Les femmes, à vrai dire, ont

d'étranges esprits !

Qu'un mari les adore, et qu'un
amour extrême

A leur bizarre humeur le soumette
lui-même,

Qu'il les comble d'honneurs et de
bons traitements,

Qu'il ne refuse rien à leurs
contentements :

S'il fait la moindre brèche à la foi
conjugale,

Il n'est point à leur gré de crime qui
l'égale ;

C'est vol, c'est perfidie, assassinat,
poison,

C'est massacrer son père, et brûler
sa maison :

Et jadis des Titans l'effroyable
supplice

Tomba sur Encelade avec moins de
justice.

Isabelle

Je te l'ai déjà dit, que toute ta
grandeur

Ne fut jamais l'objet de ma sincère
ardeur.

Je ne suivais que toi, quand je quittai
mon père ;

Mais puisque ces grandeurs t'ont fait

l'âme légère,

Laisse mon intérêt ; songe à qui tu
les dois.

Florilame lui seul t'a mis où tu te
vois ;

A peine il te connut qu'il te tira de
peine ;

De soldat vagabond il te fit
capitaine :

Et le rare bonheur qui suivit cet
emploi

Joignit à ses faveurs les faveurs de
son roi.

Quelle forte amitié n'a-t-il point fait
paraître

A cultiver depuis ce qu'il avait fait
naître ?

Par ses soins redoublés n'es-tu pas
aujourd'hui

Un peu moindre de rang, mais plus
puissant que lui ?

Il eût gagné par là l'esprit le plus
farouche ;

Et pour remerciement tu veux
souiller sa couche !

Dans ta brutalité trouve quelques
raisons,

Et contre ses faveurs défends tes
trahisons.

Il t'a comblé de biens, tu lui voles
son âme !

Il t'a fait grand seigneur, et tu le
rends infâme !

Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends
les bienfaits ?

Et ta reconnaissance a produit ces
effets ?

Clindor

Mon âme (car encor ce beau nom te
demeure,

Et te demeurera jusqu'à tant que je
meure),

Crois-tu qu'aucun respect ou crainte
du trépas

Puisse obtenir sur moi ce que tu
n'obtiens pas ?

Dis que je suis ingrat, appelle-moi
parjure ;

Mais à nos feux sacrés ne fais plus
tant d'injure :

Ils conservent encor leur première
vigueur ;

Et si le fol amour qui m'a surpris le
cœur

Avait pu s'étouffer au point de sa
naissance,

Celui que je te porte eût eu cette
puissance.

Mais en vain mon devoir tâche à lui
résister ;

Toi-même as éprouvé qu'on ne le
peut dompter.

Ce dieu qui te força d'abandonner
ton père,

Ton pays et tes biens, pour suivre ma
misère,

Ce dieu même aujourd'hui force tous
mes désirs

A te faire un larcin de deux ou trois
soupleux.

A mon égarement souffre cette
échappée,

Sans craindre que ta place en

demeure usurpée.

L'amour dont la vertu n'est point le
fondement

Se détruit de soi-même, et passe en
un moment ;

Mais celui qui nous joint est un
amour solide,

Où l'honneur a son lustre, où la
vertu préside ;

Sa durée a toujours quelques
nouveaux appas,

Et ses fermes liens durent jusqu'au
trépas.

Mon âme, derechef pardonne à la
surprise

Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise ;

Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,

Et qui n'affaiblit point le conjugal amour.

Isabelle

Hélas ! que j'aide bien à m'abuser moi-même !

Je vois qu'on me trahit, et veux croire qu'on m'aime ;

Je me laisse charmer à ce discours flatteur,

Et j'excuse un forfait dont j'adore

l'auteur.

Pardonne, cher époux, au peu de retenue

Où d'un premier transport la chaleur est venue :

C'est en ces incidents manquer d'affection

Que de les voir sans trouble et sans émotion.

Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,

Il est bien juste aussi que ton amour se lasse ;

Et même je croirai que ce feu passager

En l'amour conjugal ne pourra rien
changer.

Songe un peu toutefois à qui ce feu
s'adresse,

En quel péril te jette une telle
maîtresse.

Dissimule, déguise, et sois amant
discret.

Les grands en leur amour n'ont
jamais de secret ;

Ce grand train qu'à leurs pas leur
grandeur propre attache,

N'est qu'un grand corps tout d'yeux
à qui rien ne se cache,

Et dont il n'est pas un qui ne fît son effort

A se mettre en faveur par un mauvais rapport.

Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,

Ou de sa défiance, ou de ses domestiques ;

Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur)

A quelle extrémité n'ira point sa fureur ?

Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,

Cours après tes plaisirs, mais assure

ta vie.

Sans aucun sentiment je te verrai
changer,

Lorsque tu changeras sans te mettre
en danger.

Clindor

Encore une fois donc tu veux que je
te die

Qu'auprès de mon amour je méprise
ma vie ?

Mon âme est trop atteinte, et mon
cœur trop blessé

Pour craindre les périls dont je suis
menacé.

Ma passion m'aveugle, et pour cette
conquête

Croit hasarder trop peu de hasarder
ma tête.

C'est un feu que le temps pourra seul
modérer ;

C'est un torrent qui passe et ne
saurait durer.

Isabelle

Eh bien ! cours au trépas, puisqu'il a
tant de charmes,

Et néglige ta vie aussi bien que mes
larmes.

Penses-tu que ce prince, après un tel
forfait,

Par ta punition se tienne satisfait ?

Qui sera mon appui lorsque ta mort
infâme

A sa juste vengeance exposera ta
femme,

Et que sur la moitié d'un perfide
étranger,

Une seconde fois il croira se venger ?

Non, je n'attendrai pas que ta perte
certaine

Puisse attirer sur moi les restes de ta
peine,

Et que de mon honneur, gardé si
chèrement,

Il fasse un sacrifice à son
ressentiment.

Je préviendrai la honte où ton
malheur me livre,

Et saurai bien mourir, si tu ne veux
pas vivre.

Ce corps, dont mon amour t'a fait le
possesseur,

Ne craindra plus bientôt l'effort d'un
ravisser.

J'ai vécu pour t'aimer, mais non
pour l'infamie

De servir au mari de ton illustre
amie.

Adieu ; je vais du moins, en mourant

avant toi,

Diminuer ton crime, et dégager ta foi.

Clindor

Ne meurs pas, chère épouse, et dans
un second change

Vois l'effet merveilleux où ta vertu
me range.

M'aimer malgré mon crime, et
vouloir par ta mort

Eviter le hasard de quelque indigne
effort !

Je ne sais qui je dois admirer
davantage,

Ou de ce grand amour, ou de ce

grand courage ;

Tous les deux m'ont vaincu : je
reviens sous tes lois,

Et ma brutale ardeur va rendre les
abois ;

C'en est fait, elle expire, et mon âme
plus saine

Vient de rompre les nœuds de sa
honteuse chaîne.

Mon cœur, quand il fut pris, s'était
mal défendu ;

Perds-en le souvenir.

Isabelle

Je l'ai déjà perdu.

Clindor

Que les plus beaux objets qui soient
dessus la terre

Conspirent désormais à me faire la
guerre ;

Ce cœur, inexpugnable aux assauts
de leurs yeux,

N'aura plus que les tiens pour
maîtres et pour dieux.

Lyse

Madame, quelqu'un vient.



Scène IV

Clindor, *représentant Théagène* ;
Isabelle, *représentant Hippolyte* ;
Lyse, *représentant Clarine* ; Eraste,
troupe de domestiques de Florilame

Eraste, *poignardant Clindor.*

Reçois, traître, avec joie

Les faveurs que par nous ta
maîtresse t'envoie.

Pridamant, *à Alcandre.*

On l'assassine, ô dieux ! daignez le
secourir.

Eraste

Puissent les suborneurs ainsi
toujours périr !

Isabelle

Qu'avez-vous fait, bourreaux ?

Eraste

Un juste et grand exemple,

Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir
contemple,

Pour apprendre aux ingrats, aux
dépens de son sang,

A n'attaquer jamais l'honneur d'un

si haut rang.

Notre main a vengé le prince
Florilame,

La princesse outragée, et vous-
même, madame,

Immolant à tous trois un déloyal
époux,

Qui ne méritait pas la gloire d'être à
vous.

D'un si lâche attentat souffrez le
prompt supplice,

Et ne vous plaignez point quand on
vous rend justice.

Adieu.

Isabelle

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,
Il vit encore en moi ; soulez son
ennemi :

Achevez, assassins, de m'arracher la
vie.

Cher époux, en mes bras on te l'a
donc ravie !

Et de mon cœur jaloux les secrets
mouvements

N'ont pu rompre ce coup par leurs
pressentiments !

O clarté trop fidèle, hélas ! et trop
tardive,

Qui ne fait voir le mal qu'au moment
qu'il arrive !

Fallait-il... Mais j'étouffe, et, dans un
tel malheur,

Mes forces et ma voix cèdent à ma
douleur ;

Son vif excès me tue ensemble et me
console,

Et puisqu'il nous rejoint...

Lyse

Elle perd la parole.

Madame... Elle se meurt ; épargnons
les discours,

Et courons au logis appeler du

secours.

(Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin et les corps de Clindor et d'Isabelle, et le magicien et le père sortent de la grotte.)



Scène V

Alcandre, Pridamant

Alcandre

Ainsi de notre espoir la fortune se
joue :

Tout s'élève ou s'abaisse au branle
de sa roue :

Et son ordre inégal, qui régit
l'univers,

Au milieu du bonheur a ses plus
grands revers.

Pridamant

Cette réflexion, mal propre pour un
père,

Consolerait peut-être une douleur
légère ;

Mais après avoir vu mon fils
assassiné,

Mes plaisirs foudroyés, mon espoir
ruiné,

J'aurais d'un si grand coup l'âme
bien peu blessée,

Si de pareils discours m'entraient
dans la pensée.

Hélas ! dans sa misère il ne pouvait
périr :

Et son bonheur fatal lui seul l'a fait
mourir.

N'attendez pas de moi des plaintes
davantage :

La douleur qui se plaint cherche
qu'on la soulage ;

La mienne court après son
déplorable sort.

Adieu ; je vais mourir, puisque mon
fils est mort.

Alcandre

D'un juste désespoir l'effort est

légitime,

Et de le détourner je croirais faire un crime.

Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;

Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;

Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,

Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

(Ici on relève la toile, et tous les comédiens paraissent avec leur portier qui, comptent de l'argent sur une table, et en prennent chacun leur

part.)

Pridamant

Que vois-je ? chez les morts compte-t-on de l'argent ?

Alcandre

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

Pridamant

Je vois Clindor : ah ! dieux ! quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,

Pour assembler ainsi les vivants et
les morts ?

Alcandre

Ainsi tous les acteurs d'une troupe
comique,

Leur poème récité, partagent leur
pratique :

L'un tue, et l'autre meurt, l'autre
vous fait pitié ;

Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers font leurs combats, leur
mort suit leurs paroles,

Et, sans prendre intérêt en pas un de
leurs rôles,

Le traître et le trahi, le mort et le vivant,

Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su,
par leur fuite,

D'un père et d'un prévôt éviter la
poursuite ;

Mais tombant dans les mains de la
nécessité,

Ils ont pris le théâtre en cette
extrémité.

Pridamant

Mon fils comédien !

Alcandre

D'un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait
un doux asile ;

Et depuis sa prison, ce que vous avez
vu,

Son adultère amour, son trépas
imprévu,

N'est que la triste fin d'une pièce
tragique

Qu'il expose aujourd'hui sur la scène
publique,

Par où ses compagnons en ce noble
métier

Ravissent à Paris un peuple tout entier.

Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,

Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,

Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer

Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

Pridamant

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;

Mais je trouve partout mêmes sujets de plainte.

Est-ce là cette gloire, et ce haut rang
d'honneur

Où le devait monter l'excès de son
bonheur ?

Alcandre

Cessez de vous en plaindre. A
présent le théâtre

Est en un point si haut que chacun
l'idolâtre ;

Et ce que votre temps voyait avec
mépris

Est aujourd'hui l'amour de tous les
bons esprits,

L'entretien de Paris, le souhait des

provinces,

Le divertissement le plus doux de
nos princes,

Les délices du peuple, et le plaisir
des grands ;

Il tient le premier rang parmi leurs
passe-temps ;

Et ceux dont nous voyons la sagesse
profonde

Par ses illustres soins conserver tout
le monde,

Trouvent dans les douceurs d'un
spectacle si beau

De quoi se délasser d'un si pesant
fardeau.

Même notre grand roi, ce foudre de
la guerre

Dont le nom se fait craindre aux deux
bouts de la terre,

Le front ceint de lauriers, daigne bien
quelquefois

Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-
Français :

C'est là que le Parnasse étale ses
merveilles ;

Les plus rares esprits lui consacrent
leurs veilles ;

Et tous ceux qu'Apollon voit d'un
meilleur regard

De leurs doctes travaux lui donnent
quelque part.

D'ailleurs, si par les biens on prise
les personnes,

Le théâtre est un fief dont les rentes
sont bonnes ;

Et votre fils rencontre en un métier si
doux

Plus d'accommodement qu'il n'eût
trouvé chez vous.

Défaites-vous enfin de cette erreur
commune,

Et ne vous plaignez plus de sa bonne
fortune.

Pridamant

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois
trop de combien

Le métier qu'il a pris est meilleur que
le mien.

Il est vrai que d'abord mon âme s'est
émue :

J'ai cru la comédie au point où je l'ai
vue ;

J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas,

Et la blâmais ainsi, ne la connaissant
pas ;

Mais, depuis vos discours, mon cœur
plein d'allégresse

A banni cette erreur avecque sa

tristesse.

Clindor a trop bien fait.

Alcandre

N'en croyez que vos yeux.

Pridamant

Demain, pour ce sujet, j'abandonne
ces lieux ;

Je vole vers Paris. Cependant, grand
Alcandre,

Quelles grâces ici ne vous dois-je
point rendre ?

Alcandre

Servir les gens d'honneur est mon
plus grand désir.

J'ai pris ma récompense en vous
faisant plaisir.

Adieu. Je suis content, puisque je
vous vois l'être.

Pridamant

Un si rare bienfait ne se peut
reconnaître :

Mais, grand mage, du moins croyez
qu'à l'avenir

Mon âme en gardera l'éternel
souvenir.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

